

les étudier, les enrichir et les faire connaître. L'avenir est aussi là : dans la prise en charge de notre passé commun avec tous ses aspects, sans tabou ni silence sur quelque sujet que ce soit. Je refuse l'expression : « Du passé faisons table rase » ! Une société sans passé peut difficilement se comprendre et penser un avenir.

L'IRMC a surtout un rôle institutionnel : aménager la transmission critique d'un savoir-faire de la recherche, autant que d'un savoir-diffuser les fruits arrivés à maturité. Je ne pense pas qu'un institut de recherche doive assumer le rôle de réformateur. Je préfère le voir

comme un lieu de relais, de transmission d'un héritage, d'espace de communication. Ce rôle de courroie doit se prémunir contre les bouleversements du monde afin d'assurer une continuité de la connaissance : nous avons besoin d'institutions capables de garantir nos acquis scientifiques contre l'érosion du temps. Les évolutions des usages linguistiques dans la recherche se jouent parallèlement, et sans doute feront-elles leur entrée dans la recherche. C'est du moins ce que je souhaite.

Propos recueillis et mis en forme par Selma HENTATI

L'ORAL À L'HONNEUR : QUAND PUBLIER N'EST PAS TOUT

par Katia BOISSEVAIN

J'aimerais, dans ce court billet, insister sur la place incontournable des échanges oraux dans les métiers scientifiques. Je souhaite souligner le fait qu'il n'y a pas, dans les laboratoires et centres de recherches en général, et à l'IRMC en particulier, de cloisonnement entre les formes d'expressions orales et écrites. Peut-être la circulation entre écrit et oral bénéficie-t-elle des dimensions du centre et de son jardin.

Le lien entre oralité et écriture scientifique est profond et indéfectible, mais la relation entre les deux est plus complexe qu'il n'y paraît. L'écriture, l'ouvrage, le « papier », l'œuvre, est l'aboutissement d'une pensée qui peut naître dans l'oralité, un échange vif, une image frappante, le charisme d'un exposé ou l'attrait d'une formule. Les séminaires, présentations orales des terrains, discussions critiques et échanges de vive voix sont les lieux où se fabrique la pensée, à plusieurs, entre pairs (ou non) issus de mêmes disciplines ou voisines. On qualifie souvent le « livrable » de résultat, alors qu'il s'agit en réalité d'une étape qui permet de fixer un temps l'état de la connaissance sur un domaine, avec les questions qui le limitent.

Dans les pratiques de l'IRMC, l'écrit ne supprime pas l'oralité, loin s'en faut. Un-e chercheur-e est rarement seul-e dans son bureau, à son ordinateur, mais plutôt en dialogue constant avec lectures et collègues. On pourrait presque dire, et la plaisanterie ne serait pas loin de la vérité, qu'ils et elles « sont plusieurs dans leur tête ». La parole, l'oral, l'échange, la rencontre nécessitent des

lieux propices, des espaces protégés, et l'IRMC en est un bon exemple, abrité dans sa villa de Mutuelleville sans être à l'écart du monde.

Nous savons que la connaissance est le résultat d'une vraie conversation entre les deux états de parole et de pensée, l'oral et l'écrit, à valeur égale et complémentaire. Que dire alors des systèmes d'évaluation des sciences, pour lesquels il nous faut compter le nombre de publications, sans parler du nombre de leurs citations ? Les séminaires et colloques, s'ils sont également énoncés, avec une préférence pour les rencontres « internationales » sur les « nationales », laissent dans l'ombre l'épaisseur d'une bonne part de la genèse des idées, des méthodes et de leur formulation.

Or, le travail de recherche est long, cumulatif, sinueux. La pensée scientifique se doit d'être « radicale » dans le sens où elle s'évertue à aller à la racine des choses, sans nécessairement en traquer l'origine. Elle cherche le concept le plus heuristique possible, forgé au contact des voix émergentes des terrains et dans la comparaison avec d'autres. Les rencontres permettent ce chemin d'élaboration lente et concentrée. Sans oralité, pas de respiration, pas de circulation et pas de science¹.

1. Une des dernières publications de l'IRMC porte sur les rencontres de scientifiques au sein des Instituts Pasteur et des avancées accomplies à ces occasions, le tout restitué sous forme de dialogue ininterrompu entre les chercheur-e-s et scientifiques participant à l'ouvrage. Cf. MOULIN Anne-Marie (dir.), 2022, *Histoire orale des Instituts Pasteur. Parler de science au Maghreb*, Tunis, IRMC-Nirvana (disponible sur le [site de l'éditeur](#)).

L'oral est mis à l'honneur à travers la variété des rencontres. Lors des colloques, séminaires et écoles doctorales, la réflexion se poursuit en dehors du cadre des présentations à proprement parler. Ces conversations font naître des affinités de pensée et des compagnonnages, tissent des amitiés scientifiques et des intérêts partagés, fabriquent des réseaux de recherches et des orientations de travail. C'est principalement par l'oralité que se déploie la transmission intergénérationnelle et que se développent les liens interinstitutionnels. Les échanges réguliers entre directeurs et directrices de thèse et les doctorant·e·s sont favorisés à l'IRMC sous différents formats : écoles doctorales, ateliers d'écriture, séminaires de recherches ouverts à toutes et tous, colloques en fin de programmes de recherches, réunions informelles.

Je disais plus haut : « pas de cloisonnement entre les formes d'expressions ». Je pourrais ajouter : « pas de hiérarchie ». La formule peut sembler quelque peu exagérée, puisque les lecteurs et les lectrices penseront aux langues et que l'IRMC est un lieu identifié comme francophone. Laissez-moi expliciter. La langue française est la langue principale d'expression de l'institut, en raison de son ancrage universitaire en France, et du fait de l'histoire des SHS en Tunisie, qui se sont constituées et propagées dans cette langue en premier. Or, depuis la création de l'institut, les échanges en français sont adossés au tunisien. Les conversations s'entrelacent de tunisien dialectal car les partenariats avec les universités tunisiennes et leurs enseignant·e·s-chercheur·e·s ont développé une grande familiarité entre communautés scientifiques. Dans l'espace ainsi créé règne le *code-switching* ; la fluidité des pratiques linguistiques est la règle, et ce avec beaucoup de plaisir et parfois de l'invention. Je ne sais pas si les linguistes ont traité de la question du plaisir dans le jeu entre les langues, il est probable que oui. Les écarts et croisements que ces jeux permettent garantissent une agilité évidente de la pensée et nourrissent imagination et inspiration.

Les croisements entre langue française et langue tunisienne sont encouragés par les bourses de longue durée attribuées aux doctorant·e·s. Depuis les débuts de l'institut, ces bourses ont structuré l'architecture globale de l'édifice scientifique de l'IRMC. Elles ont permis l'immersion de doctorant·e·s, qui sont devenu·e·s ensuite chercheur·e·s, car l'apprentissage de la langue induit une familiarité avec la société, en lien avec l'actualité et les enjeux du pays et de la région. La pratique de la langue crée un attachement, l'expérience intime d'une histoire

partagée, de formes sociales communes, et éloigne ainsi d'une vision culturaliste du monde et des relations qui le régissent.

Ces langues de vie et de travail sont à la fois la condition et le résultat d'expériences communes. C'est un outil à double usage et double fond. Certes, le français est la langue d'expression principale et il ne s'agit pas d'idéaliser une situation linguistique qui serait miraculeusement dénuée d'enjeux de pouvoir. Les langues ne sont pas égales, elles sont chargées de stratifications d'ordre historique. Mais la diglossie est revendiquée car elle permet de mettre au jour les complexités des concepts, l'imperfection de leurs correspondances, le flottement entre les langues. Le balancement traduit une esthétique de la complexité, qui se joue entre l'oral et l'écrit, entre le français et l'arabe, comme entre les disciplines (histoire, sciences politiques, géographie, sociologie, anthropologie). L'imperfection, ou l'ambiguïté, n'est pas là par hasard ; elle n'est pas un défaut mais un choix, une ouverture et un enrichissement.

L'importance accordée aux langues d'expression est un souci ancien à l'IRMC, un thème de recherche visité. En 2004, un ouvrage dirigé par Jocelyne Dakhlia, *Trames de langues. Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*² était le résultat d'un programme multidisciplinaire et multilatéral. Un de ses chapitres était déjà consacré aux « passages et passeurs ». Puis en 2015, un second ouvrage fut coordonné par Myriam Achour-Kallel, *Le social par le langage. La parole au quotidien*³. L'un comme l'autre nous indiquent la sortie d'un schéma dualiste (entre le français et l'arabe) et insistent sur la fluidité des pratiques, l'étendue des mélanges et l'importance du plurilinguisme.

Enfin, n'oublions pas que l'environnement linguistique, en Tunisie comme au Maghreb, a évolué. L'arabisation de l'éducation supérieure, le reflux de la langue française, le désintérêt d'une frange de la jeunesse pour la langue d'un pays qui se refuse à eux, change radicalement la donne. Par ailleurs, l'arrivée d'une nouvelle génération de chercheur·e·s français·e·s, dont certain·e·s sont né·e·s des échanges entre le Maghreb et la France, est une richesse indéniable en termes d'élaboration des problématiques en SHS sur la région et d'accès aux terrains. Nos tutelles ne mesurent pas encore cet atout, fruit de l'histoire.

2. DAKHLIA Jocelyne (dir.), 2004, *Trames de langues. Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Tunis-Paris, IRMC-Maison neuve & Larose.

3. ACHOUR-KALLEL Myriam, 2015, *Le social par le langage. La parole au quotidien*, Paris, IRMC-Karthala.